

La géographie de l'Afrique en 1880 et en 1891

In: Annales de Géographie. 1892, t. 1, n°2. pp. 185-196.

Citer ce document / Cite this document :

Schirmer Henri. La géographie de l'Afrique en 1880 et en 1891. In: Annales de Géographie. 1892, t. 1, n°2. pp. 185-196.

doi : 10.3406/geo.1892.18062

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1892_num_1_2_18062

il est très accidenté et les plaines y sont très rares ; la population y est peu dense ; mais c'est surtout comme moyen de communication avec le pays du thé et les Sib-song Pan-nha, que ce cours d'eau a de l'importance, et cette importance est indiscutable. De plus les richesses minières de la *région élevée* sont très considérables, et il est à souhaiter que ces richesses soient exploitées le plus tôt possible.

FÉLIX LE DANTEC,
Ancien membre de la mission Pavie.

LA GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE EN 1880 ET EN 1891 ¹

II

Nous avons dit où en était de la géographie africaine en 1880. Onze ans ont passé depuis sur l'Afrique, années d'activité fiévreuse et de dur travail, de découvertes et de massacres, et, pour certains pays, de guerres mêmes et de gloire. L'Afrique en est sortie très différente à bien des égards. Voyons d'abord quelles modifications la carte a subies.

Dans l'Afrique du Nord, pas de changements notables, sauf à l'ouest. L'insurrection madhiste contre l'Europe a fermé provisoirement le Soudan égyptien. La guerre que nous font les Senousiya — pour n'être pas ouverte, elle n'en est pas moins effective — a fermé provisoirement le Sahara. Depuis l'échec de Rohlf's à Koufra et le massacre de la mission Flatters, aucune grande exploration n'a traversé le désert. Le beau voyage de M. Foureau ² (1890), qui nous a révélé des crêtes de 900 mètres dans le plateau de Tademayt, et les informations recueillies par le capitaine Bissuel sur l'Adrar-Ahenet ³, à l'ouest de l'Ahaggar, renferment les seules modifications importantes au relief du désert. En Tripolitaine, la science est stationnaire. La dernière expédition scientifique a été celle de Camperio et Haimann (1881), envoyés en Cyrénaïque par la Società d'Esplorazione commerciale in Africa ⁴. Les Turcs ne se soucient plus de faire connaître des provinces dont ils trouvent que l'on vante trop les charmes.

Les grandes découvertes sont localisées au Maroc et dans le Soudan occidental. Au Maroc, l'héroïque vicomte de Foucauld ⁵ a parcouru en tous sens le pays inconnu, déguisé en juif, c'est-à-dire couvert de hail-

1. Voir les ANNALES DE GÉOGRAPHIE, n° 1 du 15 octobre 1891.

2. *Une mission au Tademayt*, Paris, 1890.

3. *Les Touareg de l'Ouest*, Paris, 1888, 8°.

4. *L'Esploratore*, tome V, planche IV.

5. *Reconnaissance au Maroc*, Paris, 1889, 4°.

lons, marchant pieds nus dans les villes, recevant des coups et des pierres, obligé de vivre avec les Juifs marocains, « gens méprisables et répugnants entre tous » ; mais aussi 20 feuilles d'itinéraires — presque autant que tous les autres réunis — précisés par 18 observations astronomiques ; la découverte de chaînes parallèles inconnues, telles que le Bani ; la rectification du cours du Drâa reculé vers l'ouest et le nord ; enfin des observations barométriques et thermométriques, des cotes d'altitude d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares, ont été la récompense de ses efforts.

A côté de cette œuvre magistrale se rangent des explorations de détail : un itinéraire de 118 kilomètres par M. Duveyrier, de Lalla-Marnia à Melilla, qui réduit d'un tiers environ la région inconnue du Rif¹ ; la traversée d'un nouveau col de l'Atlas par M. Charles Soller (1889) ; l'exploration de l'Atlas sur 2 degrés de longueur par M. Joseph Thomson², qui a franchi la chaîne deux fois et noté des cotes d'altitude plus élevées que toutes les précédentes (Tâmdjourt, 4,572 mètres).

Dans le Soudan, MM. Staudinger et Hartert (1885-86), chargés de porter les présents de l'empereur d'Allemagne au sultan de Sokoto, ont rapporté des cotes d'altitude et d'autres observations précieuses sur le Bénoué et les plateaux Haoussa entre Loko, Zaria, Kano, Sokoto et Gando³. Mais les grandes découvertes se sont faites dans le Soudan occidental, en même temps qu'un grand changement politique.

D'une part, l'expansion prodigieuse de la France, arrêtée à Médine en 1879, maintenant établie sur le Niger depuis Ségou jusqu'au delà du Tankisso, a conduit nos officiers à lever la carte des régions entre Sénégal et Niger, en même temps que la répression des insurrections fomentées en arrière (Mahmadou Lamine, etc.), nous faisait connaître les pays situés entre Sénégal et Gambie. D'autre part, la boucle du Niger a livré son secret.

Diverses pointes en pays inconnu ont préparé le grand résultat final. La mission du capitaine Galliéni à Ségou nous a valu un deuxième itinéraire sur la rive droite du Niger (1881) ; les ambassades envoyées à Samory nous ont permis d'avancer vers le sud-est. En 1881, le lieutenant Alakamessa rapportait un itinéraire du Niger à Galaba ; en 1886, le lieutenant de vaisseau Fournier nous en donnait un autre jusqu'à Bissandougou, au sud de Kankan, dépassant ainsi pour la première fois l'itinéraire de Caillié ; en 1887, le capitaine Péroz traçait la première carte par renseignements du mystérieux Ouassoulou, plateau que des massifs de grès aux parois verticales dominant çà et là comme des forteresses naturelles. Pendant ce temps les Anglais et les Allemands abordaient l'espace inconnu par le sud. Yendi, au nord-est de Salaga ;

1. *Bull. Soc. géog.*, 1883.

2. *Travels in the Atlas and southern Morocco*, Londres, 1889, 8°.

3. Staudinger, *Im Herzen der Haussaländer*, Berlin, 1889, 8°.

Kountampo, à 63 kilomètres au nord-est de Coumassie, étaient atteints par les capitaines Lonsdale et Kirby (1882 et 1884). De leur côté, les Allemands, partant de leur station de Bismarckburg, à 250 kilomètres de la côte, exploraient avec zèle le Hinterland de leur colonie de Togo. En 1886-87, le docteur Krause s'avancait très loin dans la boucle du Niger : par Salaga et Ouagadougou, capitale des Mossi, il atteignait Douentsa, ville importante dans le sud du Massina, déjà signalée par Barth¹; quelques marches de plus, et il croisait l'itinéraire de Barth lui-même. Ce qui diminue malheureusement beaucoup la valeur de ce voyage, c'est qu'il est resté inédit. On ne sait pas grand'chose des résultats géographiques, si ce n'est qu'il n'y a pas de chaîne de montagnes entre Salaga et le Mossi. Le fait a été confirmé par le capitaine von François, qui est allé de Petit-Popo à Sourmo, frontière du pays Mossi, à 660 kilomètres de la côte, et dont les travaux ont été livrés au public (1888)². La reconnaissance du massif d'Obossoum dans le nord du Togo, le levé de la Volta jusque vers Salaga, enfin des observations hypsométriques très importantes, sont les principaux résultats de ce voyage.

Néanmoins, la question des monts de Kong entre le Loma et Salaga restait entière; le grand pays mandingue n'était pas touché. Le capitaine Binger (1888-89) a eu la gloire d'effacer la dernière grande tache blanche de la carte du Soudan. Son itinéraire de 4000 kilomètres par Bamakou, Sikaso, Tengrela, Kong, Ouagadougou, Salaga, Bondoukou, Kong et Grand-Bassam, a relié ceux de Caillié (dont il vérifie l'exactitude à Tengrela), de von François (entre Ouagadougou et Salaga), de Bonnat, Kirby et Lonsdale; il a été relevé à la boussole avec une telle exactitude, que le grand circuit décrit à l'est de Kong s'est refermé avec une erreur de 37 kilomètres seulement; il a enfin modifié complètement l'orographie et l'hydrographie de la région. D'abord, la chaîne de Kong n'existe pas. Aux environs de Kong, il n'y avait à l'horizon « pas même une ride de collines! »³ Kong est bien, comme le supposait Barth, un grand marché mandingue. « De montagnes élevées, à proprement parler, il n'en existe pas; les sommets des plus hauts massifs atteignent au maximum 1 800 mètres et n'ont qu'un commandement de 900 mètres au-dessus du terrain environnant; il ne faut donc comparer les monts les plus importants de cette contrée qu'aux Vosges de la basse Alsace, entre Saverne et Bitche⁴. » Ainsi toute la région n'est qu'un vaste plateau, qui, dans les pays de Kong et de Mossi, ne dépasse pas 800 mètres. Et encore les altitudes de M. Binger sont-elles trop fortes, si on les compare à celles de M. von François pour les mêmes points (Salaga, 220 mètres au lieu de 170; Karga, 630 mètres au lieu de 240).

1. Reisen, t. V, p. 469.

2. *Mittheilungen aus deutschen Schutzgebieten*, 1888.

3. Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*. *Bull. Soc. Géog.*, 1889, p. 339.

4. *Ibid.*, p. 364.

L'erreur est d'autant plus vraisemblable que, vers la fin du voyage, les anéroïdes de M. Binger étaient dérangés au point de donner des différences de 100 et 150 mètres, tandis que M. von François, venant de la côte, avait ses instruments en parfait état. Les résultats hydrographiques ne sont pas moins considérables. Une grande partie des pays de la boucle du Niger ne lui envoient pas leurs eaux. « Une fois à l'est du Bagoé, le Niger ne reçoit plus d'affluents importants, et les eaux de la boucle servent à alimenter les rivières secondaires de Lahou et de Dabou, et les fleuves Comoë et Volta ¹. » L'aire des pays drainés par le Niger est ainsi diminuée de plusieurs degrés carrés, le cours hypothétique des affluents du Niger au sud du 11^e parallèle a fait place sur les cartes au cours supérieur des fleuves de la côte, prolongés d'une part jusqu'à 500 kilomètres seulement de Bamakou, de l'autre jusqu'au nord du 12^e parallèle, que la Volta noire dépasse dans sa courbe à l'est du plateau de Nentinian-Sikaso.

La double exploration du Niger, de Koulikoro au port de Timbouctou, par les lieutenants de vaisseau Caron (1887) et Jaime (1889), a dignement complété dans ces pays l'œuvre géographique de la France. Le cours supérieur du Niger, si peu connu jusqu'à Timbouctou, puisque deux Européens seuls l'avaient descendu : — Mungo-Park, qui n'était pas revenu, et Caillié, souvent caché au fond d'une barque, — est maintenant relié topographiquement au levé soigneux de Barth entre Timbouctou et Saï. De plus, ces voyages ont été la démonstration éclatante que la voie du Niger est ouverte, et qu'avec des bateaux suffisants « on ne mettra pas plus de temps pour aller de Koulikoro à Timbouctou que de Saint-Louis à Kayes, c'est-à-dire quelques jours » ².

Passons à l'Afrique équatoriale. Nous trouvons la carte transformée.

Au nord, l'interminable question de l'Ouëllé a cessé de semer la discorde entre les géographes. L'incertitude avait pourtant duré jusqu'en 1888. M. Junker (1880-86) avait bien pu ajouter sur sa carte 550 kilomètres de fleuve jusqu'à Ali-Kobbo dans l'ouest; mais, s'il devenait évident que l'Ouëllé n'était pas l'Arouwimi, on n'était pas plus fixé qu'auparavant sur sa destinée finale. M. Junker croyait à l'Ouëllé-Chari ³, mais les *Mittheilungen* continuaient à faire leurs réserves : « Si les données du Dr Potagos se confirment, il est probable que l'Ouëllé est le cours supérieur d'un autre affluent du Congo ⁴. » Ce n'est qu'en 1885 que la solution commença à poindre. Stanley (1879) avait déjà entendu prononcer le nom d'Oubangi comme celui d'un pays situé sur la rive droite du Congo.

1. Binger, *Du Nil au golfe de Guinée*. Bull. Soc. Géog., 1889.

2. Jaime, *C. rendus Soc. Géog.*, 1890, p. 78.

3. « Aggiungo che l'Oëlle è senza dubbio il principio del Sciari, e che l'Aruwimi di Stanley è forse Nepoko... » Junker, *Esploratore*, 1882, p. 405.

4. *Mittheil.*, 1883, p. 292, note.

A son tour, le capitaine Hanssens remontait en 1884 un large cours d'eau qu'il croyait être un bras du Congo. En décembre 1885, le missionnaire Grenfell, également au service de l'État du Congo, reconnaissait que ce prétendu bras était un grand fleuve et le remontait jusqu'à 4° 25' de latitude nord, un peu au delà des cataractes de Songo. Aussitôt cette nouvelle connue en Europe, M. A. Wauters le premier lançait l'hypothèse que l'Oubangi était l'Ouëllé tant cherché.

Deux expéditions du capitaine Van Gele lui ont donné raison. M. Van Gele a remonté l'Oubangi jusqu'à la zériba d'Abdallah, et mis fin à ce procès géographique fécond en péripéties.

Dans l'ouest, c'est toute une Afrique nouvelle qui s'offre aux regards. Une colonie allemande occupe les abords de la baie de Kameroun, naguère un des pays les plus inconnus du globe ; l'énorme espace du Congo français est croisé en tous sens par les itinéraires, la tache blanche qui sépare encore l'Adamaoua de l'Oubangi est entamée de toutes parts. Au nord, Flegel (1884) a poussé trois pointes dans le sud de l'Adamaoua ; les deux itinéraires du D^r Zintgraff (1890) et du lieutenant Morgen (1891) relient Kameroun à ce pays. Partis de l'ouest, Kund, Tappenbeck (1889), Morgen (1890) ont pénétré au delà du 10^e degré de longitude, Crampel (1888) au delà du 11^e dans la région du Haut-Ivindo. Au sud, la reconnaissance de la Lekoli (1885) a mené M. Jacques de Brazza à la frontière allemande, celle de la Sangha supérieure ou Ikéla par M. Fourneau (1891) n'a été arrêtée qu'au delà du cinquième parallèle, en pays musulman au sud de l'Adamoua ! L'attribution au Cross-river des affluents qui coulent dans le Hinterland de Kameroun, la découverte d'un plateau de 1500 mètres à l'ouest de l'Adamaoua, le bassin du Congo étendu considérablement vers le nord-ouest, tels sont les faits dès maintenant acquis par ces voyages.

An centre du continent, la présence de l'État du Congo dans ces pays enveloppés en 1880 de la nuit la plus épaisse dit assez les progrès réalisés. Un à un, les affluents du grand fleuve ont paru à la lumière. Le Kouango exploré par le major Von Mechow (1880), Büttner et Massari (1884-85) ; le Kassai reconnu par Grenfell, Wissmann, etc. ; l'infléchissement général des rivières vers l'ouest vérifié par le D^r Wolf, qui remonte le Sankourou (1886) ; la détermination par Kund et Tappenbeck (1886) du lac Léopold découvert par Stanley (1882) ; la traversée du pays inconnu qui s'étend entre le Sankourou et la route de Cameron, faite une première fois par Pogge et Wissmann (1881-82), une seconde fois par le D^r Wolf (1886) ; enfin la découverte récente d'une voie fluviale de tout premier ordre, ce curieux Lomami, exploré successivement par Grenfell (1884), Delcommune (1889), Janssen, Hodistel et Le Marinel (1890), et pouvant servir à tourner les Stanley-falls pour arriver par eau jusque vers le 3^e parallèle, tels sont les principaux événements de cette grande exploration.

La carte du plateau des lacs a également bien changé. Dans le sud, Thomson (1879-80) a tranché la question du Loukouga dans le sens de Cameron, traversé d'un itinéraire le plateau volcanique qui sépare le Nyassa du Tanganika, reconnu à l'est de ce dernier lac un nouveau bassin fermé, le Rikoua, dont Johnson (1889) a précisé l'altitude et les contours. Giraud (1883) a complété Livingstone sur les lacs Bangouélo et Moéro, non revus depuis 1873, tandis que Böhm et Reichard opéraient à l'ouest du Moéro (1884). Le problème du lac Chiroua, encore soulevé par les rapports contradictoires de Johnson (1882), d'O'Neill (1883) et de Last (1886), a été résolu par le missionnaire Hetherwick (1888) : la Loudjenda sort non du Chiroua, mais du petit lac Mpiri, à 8 kilomètres de là.

La région de Kilima-Ndjaru et du Kénia a reçu de nombreux explorateurs. Fischer (1883 et 1886), Thomson (1883) ont parcouru le pays des Masaï et le Kavirondo à l'est du lac Victoria et révélé l'existence d'une série de bassins fermés entre les chaînes de volcans mal reconnus par Krapf. Parmi ces lacs se trouve ce fameux Baringo qui avait tant mis en peine les géographes. Le Kilima-Ndjaru lui-même est complètement exploré. En 1880 on ne savait pas encore s'il avait un cratère, s'il avait des glaciers, si sa seconde cime, le Mawenzi, avait des neiges éternelles. Depuis, la montagne a été le théâtre d'un véritable tournoi : Thomson (1883), Johnston (1884), Teleki et von Höhnel, Hans Meyer (1887), Ehlers (1888) ont essayé en vain de parvenir au sommet. La palme est restée à MM. Hans Meyer et Purtscheller (1889) qui sont restés 16 jours à une altitude de plus de 4 000 mètres et ont fait une ascension du Kibo et trois du Mawenzi. Ils ont constaté la présence de deux glaciers, — les premiers en Afrique, — d'un cratère de 2 000 mètres de diamètre, fixé l'altitude du Kibo à 6 000 mètres, celle du Mawenzi à 5 300. Depuis, le Dr Peters et le lieutenant Tiedemann (1890), partis de l'embouchure du Tana, ont contourné le Kénia par le sud et l'ouest, et gagné le Baringo et le lac Victoria, reliant ainsi l'itinéraire de Pigott sur le Tana (1889) à ceux de Fischer et de Thomson dans le pays des Masaï. L'itinéraire de M. Junker entre les lacs Albert et Victoria, et les levés du père Schynse au sud-est de ce dernier (1891), ont complété nos connaissances de ce côté.

Mais c'est dans l'ouest, et par Stanley, que se sont faites les plus grandes découvertes. Sa mémorable expédition au secours d'Emin-Pacha a non seulement fait connaître complètement l'Arouwimi, — qui n'est pas le Nepoko comme le croyait Junker, — mais elle a eu ce résultat après tant de voyages et de découvertes, la découverte d'une véritable chaîne de montagnes neigeuses et d'un grand lac de plus aux sources du Nil. En 1876 encore, M. Chavanne était autorisé à écrire : « Il n'y a pas dans l'Afrique centrale de chaînes proprement dites, comme nous en voyons dans nos pays de montagnes ¹ », et le savant directeur des

1. Chavanne, *Central-Afrika nach dem gegenwertigen Stande*, etc., p. 63.

Mittheilungen pouvait encore dire en 1888 : « La fable des monts de la Lune, qu'on avait reculés vers le sud-est, et dont le Kénia et le Kilima-Ndjaro devaient être les avant-postes, a été définitivement détruite par le missionnaire Wakefield ¹. » Aujourd'hui les monts de la Lune, l'antique chaîne neigeuse dont les torrents alimentent le Nil — revivent dans la grande chaîne de montagnes, longue comme les Pyrénées, aux pics plus hauts que les Alpes, qui vient d'être découverte au sud-est du lac Albert, à un degré de l'Équateur, et Stanley a trouvé la vérité cachée sous la vieille légende, dont l'écho était parvenu jusqu'à Ptolémée. Le Nil lui-même a maintenant une source de plus. Jusqu'alors on croyait volontiers que le lac Albert était au sud un bassin fermé ². La plus belle découverte de Stanley en 1889, après celle des monts Rouwenzori, est celle de la Semliki, cette rivière torrentueuse de 100 mètres de large, qui fait du nouveau lac Albert-Édouard une des têtes du Nil.

La grande tache blanche au nord-est de l'Afrique équatoriale figure encore sur les cartes, mais coupée en deux et diminuée. La péninsule du cap Guardafui, cette « corne inconnue de l'Afrique » comme on l'avait appelée ³ a été attaquée de deux côtés, puis traversée de part en part. Les frères James (1885), partis de Berberah, sur la côte nord, ont pu avancer jusqu'à 5° 1/2 de latitude, — trois degrés de plus que Haggenmacher, en 1874, — et relier, pour la première fois, la côte nord, au fleuve Ouebbi, dont Revoil a reconnu le cours inférieur. Robecchi, parti d'Obbia, sur la côte est, a rejoint le Ouebbi, croisé l'itinéraire de James et gagné la côte nord à Berberah (1891). À l'ouest, les itinéraires de Paulitschke (1885), Ragazzi et Rimbaud (1886) ont relié Zeila et le Harrar, au Choa. Au sud, la question de l'Oumo a été à peu près résolue en 1888 — comme celle de l'Ouëllé — par deux expéditions venant en sens inverse. Tandis que M. Borelli (1885-1888) poussait ses levés topographiques en Éthiopie, jusqu'au mont Bobbé, dans le Kaffa, par 6° 30' de latitude, les explorateurs autrichiens, comte Teleki et von Höhnel, découvraient un grand lac, le Basso-Narok ou lac Rodolphe, exactement au sud du point où M. Borelli avait vu l'Oumo garder sa position méridionale. Bien que personne n'ait encore suivi l'Oumo jusqu'au bout, il ne peut subsister de doutes : l'Oumo se jette dans un lac et, selon toute apparence, dans un bassin fermé, car M. Teleki, qui en a suivi la rive orientale, a constaté qu'aucune rivière n'en sortait vers le Djouba. En même temps, l'exploration du relief entre le Kénia et l'Abyssinie a fait un grand pas. Bien que M. Borelli n'ait pas retrouvé le Wocho, le grand mont signalé par M. d'Abbadie, les hauteurs de montagnes qu'il a prises (mont Derro, 3 100 mètres, Maï-Goudo,

1. *Ein Jahrhundert der Afrika Forschung., Mitth.*, 1888, p. 177.

2. Ravenstein, *Map of the Eastern Equatorial Afrika*, Londres, 1882.

3. James, *The unknown Horn of Africa*, Londres, 1888.

3 300 mètres, etc.) prouvent que M. d'Abbadie n'avait pas exagéré l'importance du relief de ce pays de Kaffa. D'autre part, des chaînes de volcans (parmi lesquels une cime neigeuse, le Lekakisera) ont été découvertes par M. Téleki¹ au nord du Baringo et des deux côtés du lac Rodolphe, et bien que les investigations du voyageur s'arrêtent au pays des Tourkân, au nord-ouest du lac, il est permis de croire qu'une ligne ininterrompue de soulèvements volcaniques s'étend du Kénia à l'Abyssinie.

Dans l'Afrique australe, la question de la source du Zambèze est tranchée. Capello et Ivens qui, les premiers, ont traversé le pays inconnu situé entre le Louapoula et le Zambèze, ont suivi le cours du Kabompo et prononcé en faveur de l'autre rivière, la Liba. Par contre, ni Capello et Ivens, ni Schinz n'ont pu nous renseigner exactement sur le cours du Koubangou.

C'est au nord du Transvaal que se multiplient les découvertes. La découverte de l'or par Mauch dans le pays des Matébélès y a attiré les explorateurs. Selous (1874-88), dont les itinéraires publiés en 1888² corrigent Mauch entre le Transvaal et le Zambèze, Montagu-Kerr (1884), Moffat (1887-88) n'ont fait que précéder l'exploration méthodique du Matébélè et du Machonaland par les agents de la compagnie anglaise sud-africaine (1889-90).

III

Les découvertes de ces derniers dix ans, si grandes qu'elles soient, ne sont pas le trajet le plus caractéristique de cette période de la géographie africaine. Ce qui en fera l'originalité dans l'histoire, c'est le changement de système dans l'œuvre de l'exploration africaine, c'est la disparition presque complète des expéditions désintéressées et internationales, la localisation de plus en plus évidente dans telle ou telle partie de l'Afrique des efforts géographiques de chaque nation.

Dès 1888, M. Supan signalait dans les *Mittheilungen*³ la tendance, suivant lui déplorable, des nations européennes à délaissier la poursuite des grandes énigmes géographiques pour la mise en valeur hâtive des territoires acquis. Il ajoutait que la France en avait donné l'exemple.

Il est très vrai — bien qu'on nous accuse d'être une nation peu pratique — que les Français ont opéré surtout dans les limites de leurs colonies et autour d'elles. Plus des trois quarts de nos explorations africaines sont groupées autour de l'Algérie, du Congo français et du Sénégal. Sur le Nil, les noms français s'expliquent par nos intérêts en Égypte ; mais

1. *Etiopie Méridionale. Paris, 1891.*

2. *Proceedings of the R. Geog. Soc., 1888.*

3. *Ein Jahrhundert der Afrika-Forschung, Mitth., 1888.*

on en voit à peine quelques-uns — à part ceux des missionnaires — dans toute l'Afrique orientale et australe. Ils ne reparaissent en nombre qu'à Madagascar. Mais cette tendance, déplorable ou non, est devenue générale, depuis que l'Afrique sert de champ de bataille à la concurrence européenne. Le partage politique de presque tout le continent n'a fait que l'accentuer davantage. Il ne viendra à l'esprit de personne, dans cette bataille économique, de consacrer ses forces à explorer un pays dévolu d'avance à une nation rivale, et de travailler ainsi à développer la richesse de cette même nation. Tout au plus y aura-t-il encore des voyages de pure science dans les pays restés indivis, comme le Soudan central, ou dans les déserts comme le Sahara. Mais, en général, l'ère des Livingstone, des Barth, des Nachtigal, des Cameron est close. L'État du Congo, d'international qu'il était, devient de plus en plus une entreprise belge. Les Portugais, Serpa Pinto et autres, travaillent avant tout à prouver les droits séculaires du Portugal sur le Zambèze. Les Anglais mènent de front le commerce, l'exploration et la conversion des indigènes, témoin cette Société des lacs africains, fondée « pour aider les missions anglaises » et en même temps pour faire de bonnes affaires. Leurs explorateurs sont maintenant les agents de grandes compagnies anglaises, Mac-Intosh sur le Niger, Pennefather et Colqhoun sur le Zambèze. Quant au dernier voyage de Stanley, on sait ce qu'il en est. Comme le disait un explorateur étranger en pleine Société de Géographie de Berlin : « L'entreprise de Stanley avait en première et seconde ligne un caractère politique, et en troisième ligne seulement un but humanitaire : la chose était claire d'avance pour tous les esprits non prévenus ¹. » L'Allemagne elle-même, qui a fourni un grand nombre de voyageurs désintéressés, — tant qu'elle n'a pas eu de colonies — est maintenant la première à ne plus éparpiller ses forces. Les officiers distingués qui servaient l'Association internationale, MM. Wissmann, von François, Tappenbeck, Kund et autres, ont tourné leur activité vers le Hinterland des colonies allemandes de l'Afrique orientale, de Togo et de Kameroun. Le plus célèbre de tous, Emin-pacha (le Dr Schnitzer), a tout à la fois quitté le service de l'Égypte et refusé les propositions que Stanley lui faisait au nom de l'Angleterre pour entrer au service de l'empire d'Allemagne, qu'il paraît du reste avoir quitté pour ne servir que lui-même.

Ainsi cette tendance utilitaire est générale et, disons-le, justifiée. Est-elle regrettable au point de vue géographique, comme le croit M. Supan ? Voyons ce qu'en ces quelques années les « puissances africaines » ont fait pour la science. Au nord, grâce au protectorat français, la Tunisie, presque inconnue auparavant, est maintenant reliée géodésiquement à l'Algérie, étudiée par des missions scientifiques de toutes sortes (Saladin

1. Dr Hans Meyer, *Verhandl. der Gesellsch. für Erdkunde*, 1890, p. 102.

et Cagnat, Doumet-Adanson, Baraban, etc.). Dans le Soudan occidental, les pays entre Niger, Sénégal et Gambie sont maintenant connus d'une façon exacte. Le levé du Bondou reconnu; du Bambouk, entre Falémé et Sénégal; du haut Bafing et du Bouré (1886-88); du Fouta-Djallon (1889); de la Gambie supérieure, des sources de la Falémé et du Bafing) (1886-87 et 1888); du Birgo, (1882); de la région entre Bafoulabé et le Niger (1881-88); les travaux topographiques poussés sur la rive gauche du Niger jusqu'à Nyamina où ils rejoignent la route de Mage, et jusqu'à Sokolo et Goumbou, où ils corrigent la route de Lenz; enfin l'établissement de postes d'observations scientifiques jusque sur le Niger, d'un chemin de fer de Médine à Bafoulabé, tous ces travaux exécutés par nos officiers ont été féconds pour la géographie comme pour notre domination politique. La France a le droit d'être fière de cette œuvre de dix ans, dans laquelle l'exploration scientifique a marché de pair avec la conquête. Le Soudan français, presque inconnu en 1879, alors que trois ou quatre voyageurs avaient seulement traversé le faite entre Sénégal et Niger, prend place immédiatement après l'Algérie, la Tunisie et l'Égypte, et au même rang que l'Abyssinie, dans la liste des pays de l'Afrique du Nord scientifiquement connus.

Les Allemands, plus tard venus, ont déjà obtenu des résultats importants pour la mise en valeur de leurs colonies. MM. von François, Dr Wolff, Kling, Krause ont exploré systématiquement l'intérieur du Togo dans un rayon d'environ 600 kilomètres, et fondé à 250 kilomètres de la côte, la station de Bismarckburg, à laquelle correspondent, comme centre d'activité scientifique, celles de Barombi et de Baliburg fondées dans l'intérieur du Kameroun.

Dans l'Afrique orientale, les reconnaissances scientifiques faites dans un but commercial, se multiplient. Les levés du comte Pfeil (1885-86) exécutés le long du Rovouma en vue de l'établissement de plantations allemandes, l'exploration, par MM. Meyer et Baumann, des monts de l'Ousambara (1888 et 1890) et du pays inconnu d'Ougueno (1889), haut de 1,400 mètres en moyenne, et dont les voyageurs vantent le climat favorable à la colonisation européenne, le levé de deux degrés carrés dans l'Ousaramo¹, la carte à grande échelle et l'étude géologique de la route de Bagamoyo à Tabora²; l'établissement de deux stations météorologiques sur la côte, et de celles de Mpouapoua, Tabora et Boukoba (1890) dans l'intérieur; enfin, du côté des Anglais, la reconnaissance du fleuve Tana comme voie navigable (Pigott, 1889), et l'envoi de l'expédition Jackson en Ouganda, tels sont les principaux incidents géographiques de la prise de possession qui s'opère de ce côté.

L'Italie étudie avec zèle la côte Somal et la colonie Erythrée. Le levé

1. *Verhandl. der Ges. für Erdkunde*, 1887.

2. Emin-Pacha et Dr Sthullman. *Mith. aus deutsch. Schutzg.*, p. 48, 96.

de la côte entre Obbia et Alloula (Robecchi, 1890) ¹, 16 cartes au 100 000^e de la colonie Érythrée; l'itinéraire du capitaine Bottego entre Massaouah et Assab ² (mai 1891) témoignent de son activité.

Dans l'ouest de l'Afrique équatoriale, nos stations de Franceville, Brazzaville, etc., dans l'État du Congo, celles de Léopoldville, Bangala, Isangi (confluent du Lomani), Basoko (confluent de l'Arouwimi), Stanleyfalls sur le grand fleuve, Songo et Banzaville sur l'Oubangi (van Gèle, 1889), qui remplacent pour ces latitudes les stations tombées de Lado et de Ouadelaï; dans l'hémisphère sud, celles de Lousambi sur le Sankourou, de Loulouabourg (Louloua), de Benakamba sur le Lomami (Janssen, 1890) ³, enfin de Kassongo près Nyangoué, inaugurent la série des observations scientifiques qui permettront de connaître le climat, la flore et la faune du Congo.

Enfin l'on sait quels sont les énormes progrès causés par la rivalité des Anglais et des Portugais dans l'Afrique australe. Du côté portugais, la carte du Manica dressée par M. d'Oliveira d'après Païva d'Andrada, Mauro de Castillo ⁴, la reconnaissance de la voie navigable du fleuve Pougoué, le levé, par Victor Cordon, du Saniati, affluent du Zambèze, l'exploration du Mozambique par Serpa Pinto, la réoccupation de Zumbo, sont les résultats qui servent la science. La marche foudroyante des expéditions envoyées par la British South African Company pour prendre possession simultanément du Ngamiland, du Machonaland et du pays des Barotsé au nord du Zambèze (1890), l'occupation du Bechuanaland et du pays de Khama est en train d'ouvrir ces pays au commerce anglais, mais en même temps à l'exploration systématique des savants ⁵.

A Madagascar, les missions Catat et Maistre, Foucart, la carte au 20 000^e du territoire de Diégo-Suarez témoignent de l'activité de la France.

Tels sont les progrès réalisés par les nations européennes sous l'aiguillon de la concurrence commerciale. Ils sont assez beaux pour qu'on n'ait point d'inquiétude au sujet de l'exploration de l'Afrique. Assurément de grands vides existent encore sur les cartes, tel ce grand carré inconnu au nord de l'Oubangi. Mais comme ils excitent la plupart, non seulement la curiosité des savants, mais l'espoir de nouvelles voies commerciales, il est à croire que quelques-uns du moins seront comblés rapidement.

Ainsi les Européens, poussés par des mobiles moins désintéressés que l'amour de la pure science, mais qui la servent en définitive, sont en

1. *Bolletino Soc. f. Ital.* 1891, p. 263.

2. *Ibid.*, p. 800.

3. *Mouvement géogr.*, 1890, n° 4.

4. *Carte du district de Manica* par A. D'Oliveira, $\frac{1}{2\,000\,000}$ Lisbonne, 1887.

5. Voir Bruce, Selous, in *Proceedings Geogr. Soc.*, 1890, p. 146, 346.

train de prendre possession du continent presque tout entier. C'est dans l'histoire de l'exploration africaine un nouveau chapitre qui commence. Le partage du continent entre les diverses nations est presque consommé; l'exploration préliminaire du sol marche à pas de géants; l'étude scientifique lui succède et la mise en valeur commence.

II. SCHIRMER.

Décembre 1891.

EXPLORATION DE M. DOULIOT A MADAGASCAR¹

On nous communique la lettre suivante, écrite par M. Douliot, chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique à Madagascar :

Morondava, le 13 septembre 1891.

« Mon cher ami,

« Je t'envoie, un croquis d'une excursion de 38 jours que je viens de faire de Morondava au Mangoky. C'est un beau pays riche et fertile auquel il ne manque que des routes. J'y ai récolté une centaine de plantes et je fais la liste des arbres qu'on peut exploiter, avec leurs usages. Le riz, les bananes, le manioc, les patates poussent partout en abondance, car l'eau ne fait pas défaut même pendant la saison sèche. Il n'a pas plu depuis cinq mois. Sur les plateaux, ce sont des prairies boisées, de riches pâturages; à Bavatry, il y a plus de mille bœufs..., etc..., etc...

« J'ai fait un peu de géologie. Le calcaire des plateaux est de formation tertiaire, analogue au calcaire grossier des environs de Paris, riche en cérithes. J'ai recueilli quelques fossiles..., etc..., etc...

« Il y a une énorme besogne à faire ici. Je me porte bien et dans quinze jours, quand j'aurai rédigé toutes mes notes, je partirai pour une expédition plus lointaine. »

La lettre de M. Douliot nous donne des détails précis sur une des parties les moins connues de la région occidentale de Madagascar. M. Grandidier avait exploré le plateau au sud du Mangoky, remonté la rivière Maitampaky et la rivière de Morondava, mais sans reconnaître le pays situé entre ce dernier cours d'eau et le Mangoky; le nouvel explorateur va fort heureusement compléter le peu que nous savions de la géologie et de l'orographie de cette région.

Les derniers contreforts occidentaux de la chaîne centrale de Madagascar sont constitués par des calcaires qui appartiennent, d'après les indications de M. Douliot, à la période éocène supérieure. Le relief

1. Voir la carte, page 249.